Document généré le 19 avr. 2024 13:19

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Prières d'insérer ou Pourquoi Nicole Brossard est un grand écrivain?

Nicole Brossard, *Journal intime*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1984.

Nicole Brossard, *Double impression*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1984.

Robert Melançon

Volume 26, numéro 5 (155), octobre 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/30844ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Melançon, R. (1984). Compte rendu de [Prières d'insérer ou Pourquoi Nicole Brossard est un grand écrivain? / Nicole Brossard, *Journal intime*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1984. / Nicole Brossard, *Double impression*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1984.] *Liberté*, *26*(5), 98–103.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ROBERT MELANÇON

PRIÈRES D'INSÉRER ou Pourquoi Nicole Brossard est un grand écrivain?

Nicole Brossard, **Journal intime,** *Montréal, Les Herbes Rouges, 1984;* **Double impression,** *Montréal, Editions de l'Hexagone, 1984.*

Depuis quelque temps, un changement important s'est produit dans le corpus littéraire québécois: une série radiophonique a permis une brusque percée de la littérature intime. Des poètes, des romanciers, des dramaturges qui ne s'en étaient jamais souciés se mettent à tenir des journaux intimes, juste le temps qu'il faut pour remplir cinq émissions de trente minutes. Aussi c'est un niagara de «vécu» et d'analyse du moi au réseau FM de Radio-Canada. Un peu de patience, tout ça va finir par s'imprimer — c'est déjà commencé — puis on fera des cours dans les cegeps, des thèses universitaires, des rencontres d'écrivains et des colloques sur «le travail de l'intime dans le texte québécois post-moderne». Tout s'imprime et tout devient objet d'étude au pays des merveilles de la littérature québécoise. Ces journaux (faut-il le dire? — oui, il le faut) valent le talent de leurs auteurs et le travail qui y a été investi. Mais comme toujours au pays des merveilles de la littérature québécoise, ils vont presque tous trouver un

éditeur sans que de basses considérations intellectuelles ou esthétiques viennent brouiller la multiplication des exemplaires.

Donc, voici le *Journal intime* de Nicole Brossard. On y lit ce que d'habitude on lit dans un journal, des notations décousues du genre: «tel jour, en tel lieu, je, ceci et cela». L'ensemble vaut ce que vaut chacune des notations dans la banalité interchangeable de l'immédiat. Nicole Brossard l'a bien vu: «Le journal, à moins qu'il ne serve d'annales, me semble être un lieu où le sujet tourne en rond jusqu'à l'épuisement de lui-même» (p. 9). Ou encore, plus directement: «Qu'est-ce que ça peut bien faire au monde si j'écris que hier soir Michèle Jean est venue souper à la maison et que nous avons parler (*sic*) d'ordinateurs et de politique» (p. 70). Mais elle n'en tire pas les conséquences, ce qui revient à peu près à jouer de façon aussi plate que possible un jeu dont on a dénoncé d'emblée la platitude. D'où cette façon de garder ses distances, de ne pas assumer ce livre, de mettre de l'avant comme une excuse la commande qui en est l'origine: «C'est afin de répondre à une commande radiophonique que Nicole Brossard a écrit ce journal intime durant deux mois» (*prière d'insérer*). Comme si une commande ne se refusait pas, comme s'il n'y avait pas des façons inventives ou subtiles d'y répondre. Puis fallait-il encore faire un livre de ces pages irrémédiablement d'occasion?

Constamment Nicole Brossard s'en tient à la banalité. Son journal oscille entre la carte postale:

> *Une nuit si claire. Une lune merveilleuse. Sonia, Dante et Vincente. Nous marchons jusqu'au Colisée. C'est fameux, Rome la nuit. A un moment, j'ai cru être un personnage de Fellini. Mais cela n'a pas duré longtemps et j'ai un peu gâché la nuit en me demandant si un personnage fellinien était dans ma tête, féminin ou masculin.* (p. 21)
>
> *Balaton, c'est un grand lac. Une petite mer intérieure. Une station de villégiature. Nous sommes en visite. Nous nous reposons.* (p. 66)

et le constat qu'il est difficile aussi bien que sans intérêt de tenir un journal:

> *Il est bien évident que tenir un journal c'est comme tenir maison. Il faut se faire à l'idée!* (p. 19)
>
> *J'ai tout fait pour essayer d'écrire mon journal. Mais comment peut-on exister pour faire vivre son journal? C'est insensé.* (p. 70)
>
> *Pour qui n'est pas bavarde de nature, le journal c'est le fin fond du tiroir de l'existence. (...) Même dans la plus grande intimité, on n'a pas le droit de sortir ses fonds de tiroirs.* (p. 89)

Les voilà pourtant, ces fonds de tiroirs, en quelques anecdotes vagues jusqu'à l'inconsistance qui mettent en scène les amies de l'auteure et quelques autres écrivaines et écrivains. Pour compenser, Nicole Brossard place presque à chaque page — c'est la colle qui tient ce collage — l'imprévisible, le jamais lu, le si nouveau, le très audacieux «J'écris-que-j'écris-que-je-vais-écrire-que-j'ai-écrit» qui confère à ce *Journal intime* sa si prenante modernité. L'auteure pousse l'audace jusqu'à donner le mode de fabrication:

> *Il n'y a d'ailleurs dans cette chambre que l'indispensable: le papier, le stylo, la table et moi. Pas même un dictionnaire, pas une seule règle.* (p. 17)

Ainsi naissent les grands textes. Le dictionnaire et une grammaire, pourtant, auraient pu servir: ils auraient permis d'éviter tous ces «surrané», «j'ai dû jeté», la «Phytie» de Delphes et autres innovations involontaires qui placent ce beau livre à son très haut niveau.

Parallèlement à *Journal intime*, Nicole Brossard publie *Double impression*, un recueil de «textes publiés dans diverses revues et qui pour la plupart le furent à *la Barre du Jour* et à *la Nouvelle Barre du Jour*» (p. 7). L'avant-propos glose sur la vanité de ce genre de rassemblement à quoi il oppose «la patience qu'il faut pour que le livre se livre à ses propres lois,

pour que chaque page reflète le livre» (p. 7). L'entreprise est vaine, somme tout, mais allons-y, c'est l'année des fonds de tiroirs.

Donc il s'agit de textes écrits entre deux livres, tantôt préparant celui qui vient et tantôt «récupérant la dernière page» — que pas une rature ne se perde — de celui qui s'est achevé. De «Blow up l'efficace» à «Vaseline», de «Simulation» à «Je veux revoir cette séquence», de «Variante» à «Autre variante», on n'y lit rien que du déjà lu:

> *Comment dire ce qui se passe ici dans ce texte où je m'implique par tous les revers de l'épiderme. Je m'arrange pour passer à côté de la question: comment connaître et décoder l'énergie qui me traverse?* (p. 62)

Ce qui fait la force de Nicole Brossard, c'est cette avancée implacable d'insignifiance en insignifiance, de cliché en lieu commun, de redite en répétition, au son d'une auto-publicité effrontée, à couper le souffle:

> *Ceci ouvre le texte, l'écarte du sens commun...* (p. 51)
>
> *Réfléchir donc sur ce texte. En faire la démonstration, le démontage. Pour en venir au* fait *du texte — car c'est bien connu qu'à travers mes mots, plus de jeu que de pensée, d'exactitude idéologique. Cependant plein d'indices, de sens à élargir, à explorer.* (p. 59)

A la fois publicitaire et programmatique, *Double impression* tient de bout en bout du prière d'insérer: l'œuvre de Nicole Brossard n'est qu'une somme d'informations sur l'œuvre de Nicole Brossard. Elle ne semble écrite que pour accrocher, pour évoquer sur un mode circulaire une œuvre qui n'existe pas autrement que dans l'annonce réitérée de sa propre imminence:

ce texte est l'anecdote du centre
qui me fait chaque fois tourner
la tête là où son origyne
lui donne mot, c'est inscrit

dans l'espace, ma mémoire
comme une femme (qui eût osé dire néons)
pensante, l'aube, la rue
une femme diverse est l'intègre
soudain lune
le désir prose la vie et(moi) (pp. 122-123)

On comprend alors qu'elle soit infaillible: «Je n'ai pas cru bon de re-faire ou de *corriger* les textes de *Double impression* car pour moi un texte se corrige au moment où je l'écris» (p. 8).

Mais on comprend moins bien l'accueil fait à cette œuvre qui n'a lieu qu'en n'ayant pas lieu, le respect obséquieux dont on l'entoure, le culte insensé qui lui est rendu. Qu'on se reporte à l'invraisemblable colloque dont elle a fait l'objet et dont les actes ont été publiés dans *la Nouvelle Barre du Jour* (118-119, nov.-déc. 1982): c'est tellement énorme qu'on serait tenté de croire à quelque parodie bouffonne. Sans cette disproportion monumentale entre un texte et les discours critiques auxquels il donne lieu, il ne vaudrait pas la peine de s'y arrêter: à quoi bon perdre son temps à signaler la nullité?

Ce qui fait question, ce ne sont pas les livres de Nicole Brossard mais la réception dont ils font l'objet. Comment des textes aussi constamment prévisibles peuvent-ils passer pour novateurs? Comment un charabia aussi creux peut-il être réputé un monument de pensée? Comment ces brouillons approximatifs, péniblement rédigés dans une langue terne, pauvre, fautive, peuvent-ils se donner pour «une remise en question radicale des formes acceptées du langage»? Nicole Brossard, co-fondatrice et co-directrice de *la Barre du Jour*, fait l'objet d'un colloque organisé par cette revue où elle publie par ailleurs presque tous ses textes — et presque personne ne semble s'en étonner, cela va de soi, c'est parfaitement sérieux. A la publication du *Centre blanc* (Montréal, l'Hexagone, 1978), un compte rendu de François Hébert (*Liberté*, no 121, janvier-février 1979) introduit-il une dissonance dans ce concert unanime d'éloges qui entoure chaque

nouvel ouvrage de Nicole Brossard, aussitôt c'est une chasse aux sorcières qui occupe la première page du cahier «Culture et Société» du *Devoir* durant un mois — et presque personne ne semble s'en étonner, cela va de soi, c'est parfaitement honnête et spontané, pas orchestré du tout.

La littérature québécoise est à certains égards une institution obèse, gavée de subventions. Elle fonctionne en circuit fermé sans que le public, cet empêcheur d'imprimer en rond, puisse en régulariser le cours. Elle se développe dans un espace abstrait, entre les salles de cours et les colloques, entre les jurys de prix littéraires et les jurys de thèses ès-lettres, entre le comité d'attribution des bourses aux écrivains et le comité d'attribution des subventions aux éditeurs. C'est un monde clos, aseptisé, sans consistance, protégé de tout risque, parfaitement irréel et sans la moindre pertinence. Dans cet univers tamisé, Nicole Brossard peut faire figure de grand écrivain.